

ROMAN CANADIEN INÉDIT

UN

AMOUR SOUS LES FRIMAS

(Suite)

Elle lui tendit sa blanche main qu'il serra doucement dans la sienne, puis il s'éloigna.

Marguerite fit mine de vouloir l'accompagner ; mais il l'arrêta de la main :

— Ne vous dérangez pas, je vous en prie, mademoiselle.

Marguerite n'insista pas. Henri sortit.

Mme Spencer l'attendait. Elle le saisit au passage et l'entraîna dans un boudoir.

Elle ferma la porte sur elle, puis :

— Comment, vous partez déjà, fit elle ?

— Oui, madame.

— Qu'est-il donc arrivé ?

— Rien.

— Comment, rien ? Expliquez-vous. Vous a-t-elle mal reçu.

— Non pas du tout. Je me suis retiré librement.

— Alors pourquoi partir si tôt ?

— Parce qu'il est inutile que je reste plus longtemps.

Et il raconta tout au long son entrevue avec Marguerite.

Mme Spencer eut un sourire ironique :

— Voilà les amoureux de nos jours. Moi qui comptais sur vous pour ramener l'esprit de Marguerite. C'était vraiment la peine de vous faire venir ! Vous ne l'aimez donc pas ?

— Si, madame, je l'aime, je l'aime beaucoup, trop pour vouloir lui faire de la peine, trop pour ne pas sacrifier mon bonheur au sien et à son repos.

— Romains, que tout cela, mon cher monsieur. Il faut de l'énergie dans l'amour, et vraiment je regrette que vous n'en ayez pas davantage. Que comptez vous faire ?

— Rien, madame. Je ne prétends pas faire violence aux sentiments de mademoiselle votre fille.

Quand le jeune homme fut parti, Mme Spencer fondit en larmes.

C'étaient des larmes de rage impuissante.

Elle alla trouver Mme Spierling. Là encore une nouvelle déception l'attendait.

Madame Spierling était une excellente femme, une amie intime de Mme Spencer. Depuis longtemps déjà les deux mères avaient formé le projet d'unir leurs enfants. Mme Spierling avait été fort peinée de voir s'écrouler tout à coup comme un château de cartes, un rêve si caressé : mais elle avait son amour-propre et elle aimait son fils. Elle approuvait pleinement la conduite de celui-ci. Il ne lui convenait pas de faire violence aux sentiments de Marguerite. Elle expliqua cela avec tous les ménagements possibles à Mme Spencer qui l'écoutait, l'air découragé.

Puis, pour changer de conversation :

— Vous savez, dit-elle, que ce pauvre marin et sa femme sont à l'hôpital, gelés, dans un état pitoyable.

— Oui ; malgré tous mes ennuis, il faut bien songer aussi un peu à eux. Il faut que j'aie les voir.

— Voulez-vous que nous y allions demain soir, dans l'après-midi ?

— Je veux bien.

— C'est entendu.

XII

RÉSOLUTIONS EXTREMES

Depuis deux jours déjà le marin et sa femme étaient étendus sur leurs lits de douleur. Alfred

avait veillé sur eux avec une sollicitude toute filiale. Il leur avait fait préparer une chambre bien confortable, en dehors des salles communes aux autres malades. Tout y respirait la propreté, l'ordre, le luxe même. Des rideaux de mousseline masquaient de leur blancheur le jour terne qui filtrait à travers les fenêtres. Des roses et des géraniums s'épanouissaient dans des potiches de porcelaine placées sur la cheminée. Les couvertures des lits riaient dans leurs desseins multicolores, bordées au chevet par la longue raie blanche des draps et des oreillers où se détachaient en relief les têtes jaunes et amaigries des malades.

Un vague sourire venait parfois percer le voile de tristesse et de souffrance jeté sur ces physionomies. En ce moment surtout ils étaient heureux, car leurs enfants étaient là sous leurs yeux, emplissant la chambre de leur babil et de leurs jeux enfantins. C'était un ébat de jeunes oiseaux dans un nid bien chaud.

Au beau milieu de tout ce tapage, on entendit un coup frappé à la porte. Alfred courut ouvrir.

Mme Spencer demeura comme pétrifiée sur le seuil ; Mme Spierling fut sur le point de pousser un cri d'étonnement. Marguerite, qui venait derrière elles, devint d'une pâleur effrayante. Elle crut qu'elle allait défaillir.

Alfred seul, bien qu'il se sentit au cœur une émotion profonde, put conserver son sang-froid.

— Vous venez voir nos malades. Entrez, mesdames, s'il vous plaît. Les voilà, voyez ils ont assez bonne mine.

Il parlait toujours, pour cacher l'embarras de la situation. Bientôt revenues de leur surprise, d'ailleurs, les dames se mirent à engager la conversation avec les enfants groupés autour d'eux et avec les malades.

— Ainsi, leur disait Mme Spencer, vous allez être bientôt réunis. C'est une affaire de quelques jours tout au plus. Vous avez encore de la chance dans votre malheur. Vous savez qu'il y a quelques jours, un homme et une femme ont été gelés à mort à peu près dans les mêmes circonstances que vous. A propos, je ne sais si on m'a fait un récit bien exact de votre accident.

— C'est bien simple, madame. Vous savez que la tempête est arrivée comme un coup de foudre, au moment où on ne s'y attendait pas. Quoiqu'il fût un peu tard, ma femme et moi nous étions mis en route, comptant arriver vers dix heures à la maison. Lorsque le premier coup de vent se déchaîna, nous étions rendus au milieu de notre voyage. Nous n'eûmes pas l'idée de rebrousser chemin ; c'eût été pourtant le parti le plus sage. Même si nous n'avions pas pu retourner jusqu'à la ville, nous aurions rencontré des maisons qui nous eussent offert un refuge, tandis que de l'autre côté la route est presque déserte. Nous avançons donc à grand-peine au milieu des tourbillons de neige. Bientôt notre cheval aveuglé marchait à peine. Nous avions perdu notre chemin, nous ne savions plus où nous allions. Nous errâmes ainsi pendant plusieurs heures. Combien ? je ne sais pas au juste, mais elles me parurent longues comme une éternité. Enfin, épuisés de fatigue, n'en pouvant plus, à demi-morts de froid, nous résolûmes de nous arrêter et de chercher un abri sous les arbres pour y passer la nuit. Je me rappelle fort bien que j'attachai mon cheval au tronc d'un pin, et que ma femme et moi nous nous enveloppâmes dans des couvertures et nous étendîmes côte à côte sous deux ou trois grands arbres qui dominaient un taillis. Je sentis comme une extrême lassitude, un engourdissement de tous mes membres, puis j'ai tout oublié, jusqu'au moment où je rouvris les yeux et vis devant moi monsieur Alfred, qui venait de me verser dans la bouche quelques gouttes de cordial. Quelle belle médaille, nous lui devons à ce cher monsieur.

Ces dames ne purent s'empêcher de faire un signe d'assentiment accompagné d'une légère exclamation.

Puis la conversation recommença de plus belle.

Pendant tout ce temps, Alfred se tenait à l'écart dans un coin et pour se donner une contenance, enseignait un jeu de patience aux enfants. C'était une petite boîte carrée fermée par un carreau de verre à sa partie supérieure. Non loin des quatre angles se trouvaient marqués quatre

points de couleurs différentes, rouge, bleu, vert, jaune. Quatre petits pions de mêmes couleurs étaient éparés dans la boîte avec une petite boule de mercure. A l'aide de cette boule il s'agissait, en imprimant à la boîte toute une série de légères inclinaisons savamment combinées, de ramener chaque pion sur le point de même couleur et enfin de ramener la boule de mercure dans un petit trou placé exprès pour elle au centre de la boîte. Si simple que paraisse ce jeu, appelé *l'araignée*, il est hérissé de pièges et de difficultés. La moindre inattention, le moindre faux mouvement est suivi incontinent d'un désastre irréparable.

Le moment était mal choisi pour une semblable expérience. Alfred commettait maladresse sur maladresse à la grande jubilation des enfants, groupés autour de lui. Il était nerveux, ses mains tremblaient presque, et cependant il s'obstinait toujours, comme si ses insuccès continuels n'eussent fait qu'augmenter sa ténacité. Au fond, le jeu ne l'intéressait guère et toute cette gaieté bruyante des enfants autour de lui, bien que répercutée souvent sur ses lèvres, n'éveillait aucun écho dans son cœur.

Il n'avait en ce moment qu'une pensée : Marguerite. De temps en temps, il lui jetait un regard à la dérobée, pas aussi longtemps qu'il l'eût voulu, car il se sentait épié par ces dames. Deux ou trois fois seulement leurs regards se rencontrèrent, regards ternes et sans expression, sentant la contrainte. En deux jours à peine, Marguerite avait perdu ses belles couleurs ; ses yeux n'avaient pas leur limpidité ordinaire ; on y voyait le passage des larmes, ses traits étaient un peu étirés, il semblait que l'ovale de son visage se fût allongé. Tout chez elle accusait la souffrance de quelques jours. La voir souffrir devant soi, et ne pouvoir rien lui dire, ne pouvoir lui donner un mot de consolation. Quel supplice ! Comment communiquer avec elle ? Il ne pouvait songer à lui écrire. Sûrement, ses lettres seraient interceptées. Que faire ? Il se demandait cela lorsque le hasard lui vint en aide.

Mme Spencer disait au marin :

— Envoyez un de vos garçons ce soir à la maison. J'ai besoin de lui.

— Bien, madame, répondit simplement le marin.

Alfred tressaillit, il venait de trouver le moyen qu'il cherchait. Il réprima un mouvement de joie, car ces dames pouvaient l'observer.

Elles s'en allaient maintenant, saluant tout le monde à la ronde, mais en le regardant à peine. Marguerite profita d'un moment où elle n'était pas observée pour lui lancer un regard à la fois ardent comme une flamme et doux comme une caresse, où éclataient son amour et les angoisses de son cœur.

Elles étaient à peine sorties, qu'Alfred tira à part Emile, l'aîné des fils du marin.

— C'est toi, n'est-ce pas ? qui iras chez Mme Spencer.

— Oui, je suppose que c'est moi que mon père enverra. Dans tous les cas, si vous désirez que ce soit moi, il en sera ainsi.

— Oui, je le désire.

— Bien, monsieur, vous pouvez compter sur moi.

— Et tu comprends ce que je veux de toi ?

— Oui, je crois comprendre.

— Décidément, tu es un garçon intelligent.

Et Alfred ne put s'empêcher de rire.

De retour chez lui il s'enferma dans sa chambre et se mit à écrire une lettre à Marguerite. Dans les circonstances critiques, les idées se présentent claires et nettes à l'esprit. En quelques mots, il dépeignit à la jeune fille la nécessité de s'enfermer avec lui, si elle l'aimait. C'était le seul moyen qui leur restât. Elle ne réussirait pas à convaincre ses parents. Le mieux était d'en finir de suite. Elle ne faisait que d'user de son droit. S'ils ne pouvaient pas se marier en Canada, ils iraient jusqu'aux États Unis.

Le lendemain matin, Emile vint annoncer à Alfred qu'il avait accompli sa mission.

— Tout a bien été ?

— Oui, monsieur, mais ça n'a pas été sans difficultés.

— Comment cela ?

LOUIS TESSON.

A suivre